

Petit-déjeuner à la Chapelle du Genêteil

autour de l'exposition de Céleste Richard-Zimmermann
avec Eva Prouteau



Le samedi 23 septembre 2023

Tout questionner

Pour cette rentrée 2023, nouvelle salle et nouvelle ambiance : tout le monde arrive et on prend le café au-dehors, puis le groupe se rassemble ensuite dans l'exposition autour de quelques axes de réflexion, que j'ai donnés en introduction.

J'ai choisi les mots suivants : corps / objet / technique / végétation. Notre grande discussion autour de la proposition de Céleste Richard-Zimmermann peut commencer.

Spontanément, ce sont les parterres qui attirent l'attention et on commence avec la notion de composition : de nombreux objets sont rassemblés, notamment dans les œuvres présentées au sol. On essaie de deviner quelle technique et quels matériaux a utilisé l'artiste : argile ?



terre calcinée ? goudron ? caoutchouc de pneus ? Une participante évoque un écrasement des objets, elle parle d'Oradour-sur-Glâne, on évoque le côté fouille, enfouissement, fossilisation. Une autre parle de fin du monde. On scrute les zones de plissement de la matière : comment ont-elles été créées ? La question de la bâche, du sac plastique émerge. On peine toujours à définir les matériaux de la sculpture. On se rapproche de matériaux chimiques, et enfin de la mousse de fleuriste, la mousse polyuréthane. Et de la notion de moulage.

On souligne au passage que ce matériau est très discuté écologiquement parlant.

On parle de la couleur noir cendré, des différentes qualités de noir, de textures de noir : là encore, on met en exergue la « cuisine de l'artiste » qui a multiplié les recettes pour obtenir des variations délicates dans l'effet calcination. On cerne des images rémanentes (Pompéi, Hiroshima) mais aussi des clichés très contemporains de notre actualité climatique.

Puis on se concentre sur les objets multiples liés aux manifestations : des objets offensifs (grenade, pétard, cocktail Molotov), des objets défensifs (masques), des fragments de corps humains déchiquetés... On s'arrête sur l'œuf, qui est à la fois projectile et symbole de vie potentielle.

Et on bascule vers les motifs de germination, d'éclosion : fleurs, glands, graines, quelqu'un voit du placenta. L'animal n'est pas présent dans ces parterres.

On évoque aussi les poubelles brûlées dans les manif, ces effets de boursoufflement et de surfaces pleines d'accident. On s'arrête sur la répétition de motifs, et on revient sur la question du moulage. C'est un procédé classique dans l'histoire de la sculpture, comme la plupart des procédés employés par Céleste Richard-Zimmermann, qui se distingue par les expérimentations contemporaines qu'elle glisse dans cette tradition technique.

On enchaîne avec les tableaux accrochés aux murs et l'identification des fleurs : c'est compliqué de les reconnaître ! Bleuets, eucalyptus, fraxinelles ont besoin de l'attaque du feu, et les peintures de l'artiste sont elles-mêmes attaquées à l'acide. Et puis on rentre en détail dans les compositions : les petits personnages à la poudre de graphite, un peu irisés, semblent semer des graines, et l'idée d'une vie qui pourrait naître après le feu émerge. Ou alors sèment-ils la tempête ? Le chaos ?





Sur les colonnes et les bas-reliefs, un participant a cru voir des chevaliers 100% Moyen-Âge. En fait, on se rend compte par de multiples détails que les corps en question, avec leur casque et leur tonfa, sont dissonants. Les flammes reviennent comme leitmotiv. Les flammes, les griffes, les dents : tout semble imbriqué, entre agression et caresse. C'est très violent, mais on ressent aussi de la douceur. Le côté blanc, arrondi (à cause de la technique de sculpture en bas-relief), la maîtrise et le contrôle de la forme : tout concourt à une sorte de douceur décorative. C'est touchant de comprendre que cette artiste leurre nos perceptions, ou exige de nous un regard à plusieurs vitesses, avec des changements d'échelle radicaux, avec de la sensualité dodue, avec des trompe-l'œil.

Une participante dit : « C'est gourmand. »

La violence est contenue, désamorcée par la technique. L'artiste commence par attaquer au couteau et cutter puis finit par poncer, caresser. Avec du recul, toute l'exposition repose sur ces principes frictionnels : noir/blanc, verticalité/horizontalité, répulsion/attraction, etc...

On détaille alors les colonnes. Pourquoi ne vont-elles pas jusqu'au plafond ? Comment sont-elles liées aux autres œuvres ? Chaque pièce est animée par une forme de violence et d'énergie combattive qui semble maîtrisée, là encore : les colonnes, qui reprennent le vocabulaire architectural antique, la colonne Trajane et ses spires gravées qui racontent les exploits de l'empereur Trajan. Barbecue, projectile, bouteille, chien, CRS : Céleste Richard-Zimmermann nous ramène à notre violence contemporaine par le biais de l'histoire passée. La colonne, partie structurelle qui tient le bâtiment, tient aussi un rôle ornemental important, qui célèbre la verticalité, une mainmise sur le paysage, qui élève les grandes statues des hommes de pouvoir. La colonne Trajane mesure quarante mètres, pas deux !!! L'artiste parle aussi de ces symboles de pouvoir à contrer. La dernière colonne réalisée par l'artiste, barbelés américains et grillage, chien qui défèque (et enrichit le sol au passage) parle de l'hyper-sécurité de nos sociétés pleines de gated communities : par l'irruption des pinces et tenailles, on coupe, on transgresse, on franchit une frontière, on se libère.



On reprend le titre de l'exposition, Tout brûler, tout semer : qu'amène la destruction dans une société ?

Quand on relit l'histoire de l'humanité, on peut presque tout résumer en construire/détruire. Dialectique à l'infini. Cette dynamique cyclique ne nous entraîne-t-elle que vers une absence d'horizon ? Est-elle au contraire source de renaissance ? Ce sont les questions que pose l'exposition.

Est-ce que ça sert à quelque chose de manifester aujourd'hui ? De faire tabula rasa ? De revendiquer un futur viable ? Antoine Avignon met en avant la figure du phœnix.

Une participante parle du slogan NI DIEU NI MAÎTRE, devise anarchiste inscrite sur une colonne, utilisée dès la fin du XIXe siècle, qui exprime la volonté de l'individu de ne se soumettre à aucune autorité politique ou divine. Une note finale intéressante pour décrire le souffle punk qui traverse l'exposition, même si l'artiste se garde bien de tout prosélytisme et ne nous impose aucune pensée univoque. Entre l'ordre et le désordre, elle nous dit simplement : soyez vivants.

Éva Prouteau, le 23 septembre 2023.

A vos agendas !

Le prochain petit déjeuner aura lieu le samedi 16 mars à 10h au Musée d'Art et d'Histoire, autour de l'exposition de Jean-Jacques Rullier.

Renseignements et inscriptions

Antoine Avignon

02 43 09 21 67 ou 02 43 07 88 96

antoine.avignon@le-carre.org

le carré scène nationale
centre d'art
contemporain
d'intérêt national
pays de
château-gontier